



Un tarsier spectre en Indonésie. PHOTO F21STOCK, PACIFIC PRESS LIGHTROCKET, GETTY IMAGES

## Disparitions Comment repartir au combat

**A partir de l'image d'un tarsier spectre, plus ancien primate du monde qui apparaît dans «Austerlitz» de W.G. Sebald, réflexion sur la disparition des espèces, la mémoire des êtres et la nécessité de réapprendre à voir avec les mots.**

Par  
CAROLINE LAMARCHE

Je ne m'étais jamais demandé quel était l'animal aux yeux immenses, à la pupille éblouie, de la photo prise par W.G. Sebald et placée, dès les premières lignes d'*Austerlitz*, au-dessus de la phrase évoquant «leur regard fixe et pénétrant, propre aussi à ces peintres et philosophes qui tentent par la pure vision et la pure pensée de percer l'obscurité qui nous entoure».

Relisant ce livre majeur, aujourd'hui effacé du patrimoine littéraire par une mystérieuse et choquante «indisponibilité», j'enquête et trouve l'animal en question: il s'agit du tarsier spectre, le plus ancien primate du monde, qui, avec ses globes oculaires énormes, dispose d'une parfaite vision nocturne. Farouche et solitaire, menacé par la déforestation, le braconnage, le tourisme, il

peuplait alors, avec d'autres créatures, le Nocturama du Zoo d'Anvers où se rendit Sebald avant l'entrée en scène de son personnage, l'éternel exilé Jacques Austerlitz.

**Irrémédiables.** De toutes les photos déposées par l'écrivain au fil de ses récits, celle-ci m'était restée la plus mémorable sans que je fusse capable d'en identifier la raison. C'est de cette image littéralement spectrale – le tarsier est capable de se tuer face à l'intrusion humaine – que je repars pour recomposer ma mémoire du sombre éblouissement dont j'ai été frappée à la lecture de chacun des livres de Sebald. Ces yeux exorbités par ce que j'identifie comme un mélange d'hypervigilance et de mélancolie, reflètent mon effroi grandissant face à d'autres disparitions, aussi discrètes qu'irréversibles.

Pour ma génération née avant le grand déclin, un ciel vide d'oiseaux, de chants, d'insectes, d'envois, ce n'est pas seulement la réalisation de la prophétie de Rachel Carson dans les années soixante. C'est une guerre invisible qui se déroule à bas bruit sous le fracas d'autres guerres, la vertigineuse progression d'un vide dont l'expression la plus forte m'est donnée dans les dernières pages de *Certaines n'avaient jamais vu la mer* de Julie Otsuka. Racontant la déportation dans des camps, après Pearl Harbor, des citoyens issus de l'immigration japonaise et la colonisation de leurs quartiers par les Américains «natifs», elle écrit: «Leurs visages commencent à se brouiller, à s'effacer de nos mémoires. Leurs noms nous échappent. Les plus jeunes se souviennent à peine d'eux.»

*crois que j'en ai vu une fois», nous disent-ils.»*

Je crois que j'ai vu une fois la neige, un lèvre, une hirondelle, disent nos enfants quand nous tentons de leur expliquer. L'atrocité du recul écologique – l'impossibilité d'atteindre les objectifs de l'Accord de Paris, l'augmentation des émissions de CO<sub>2</sub>, la réintroduction des poisons environnementaux, la discréditation pour ne pas dire la criminalisation des activistes – semble sans issue. Pour autant je me refuse à transmettre mon désespoir aux générations qui me suivent. Dès lors je cherche sinon une parade du moins une zone de repli stratégique pour refaire mes forces et repartir au combat.

**Ecole de l'attention.** Dans la formation que j'ai entreprise il y a un an, prodiguée par les Cercles des naturalistes de Belgique, la matière est aussi complexe que dense. L'énergie avec laquelle je tente d'ingurgiter les sciences abordées – botanique, ornithologie, herpétologie, géologie, astronomie, ichthyologie, climatologie – est en rivalité constante avec mon propre travail d'autrice-lectrice, intense et fragile lui aussi. Mais, face au zèle enthousiaste des jeunes aspirants guides-nature, mon angoisse de vétérane se mue en conscience émerveillée d'un monde à la fois très ancien et capable de résister, de s'adapter, d'inventer de nouveaux chemins et de nouvelles alliances.

Une école de l'attention est en marche, qui nous révèle les leçons de l'interdépendance miraculeusement équilibrante des espèces. Paradigme qui vaut pour les populations humaines déchirées par les guerres fratricides entre peuples «natifs» et «importés» et pour la «guerre culturelle» qui menace la diversité de nos imaginaires donc la réinvention d'un futur, si un futur est encore possible.

Dans un temps privé de vision, où les mots ne servent qu'à l'exclusion et l'invective, continuons à tenter de forger une langue aux aguets, lucide, modeste, ingénieuse, qui nous aide à percer l'obscurité qui nous entoure. Cette langue, Sebald l'avait trouvée. ➤